

VIE DE SAINT GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE TOURS

par l'abbé Odoat

Fêté le 17 novembre

C'est à bon droit qu'on vénère la mémoire de tous les saints; mais les fidèles honorent en premier lieu ceux qui, soit par leur science, soit par leur exemple, ont brillé avec plus d'éclat que les autres. Or, que le bienheureux Grégoire, archevêque de la métropole de Tours, ait été l'un de ceux-ci; qu'il ait resplendi de ce double mérite, c'est ce que prouvent des documents qui ne sont pas d'une faible autorité. Il est donc certes nécessaire de décrire, fût-ce incomplètement, ses actions, afin que la renommée d'un tel homme ne soit pas obscurcie quelque jour par le nuage de l'incertitude. Sans doute il suffit à sa gloire qu'il ait au haut des cieux le témoignage de Christ, auquel il voulait plaire; mais parmi nous, ne serait-ce pas cependant une chose coupable de taire les louanges de l'homme qui s'efforça de publier celles de tant de saints ? Quelque étendue qu'atteigne ce petit récit, tous ses hauts faits n'y seront pas racontés, parce que, négligeant plusieurs choses que la tradition rapporte, nous nous bornons à un petit nombre de celles qui sont attestées par ses livres. Que si quelqu'un lui demande des miracles, mesurant judaïquement sur le nombre de miracles la sainteté de tout personnage, que pensera-t-il de la bienheureuse mère de Dieu ou de Jean le Précurseur ? Qu'il juge donc plus sainement, et sache qu'au jour redoutable du jugement, beaucoup de ceux qui ont fait des miracles seront réprouvés, et que ceux-là seulement qui se sont adonnés aux œuvres de justice seront accueillis à la droite du souverain juge. Ainsi ce n'est pas pour avoir opéré des miracles que nous recommandons notre métropolitain, quoique sa vie n'en soit pas absolument dépourvue, mais nous espérons démontrer que, doux et humble de cœur, il marcha sur les traces du Christ.

I. Grégoire était originaire de la région celtique des Gaules; il naquit dans le pays d'Auvergne. Son père était Florentius, sa mère Armentaria; et comme si la noblesse en ce monde se rapprochait en quelque chose de la générosité divine, ses parents étaient riches de biens et illustres par leur origine. Mais, chose plus importante, ils se montraient tellement attachés par une dévotion remarquable aux devoirs de la servitude envers Dieu, que tout membre de cette famille qui aurait été irréligieux eût mérité d'être noté comme dégénéré. Nous le démontrerons en disant quelque chose de ceux qui lui étaient le plus proches. Georgius, qui de son vivant était sénateur, prit pour épouse Léocadie; elle descendait de la race de Vectius Epagatus qui, d'après ce que rapporte Eusèbe au Cinquième livre de ses Histoires, souffrit le martyre et mourut à Lyon avec d'autres chrétiens du même temps ou plus glorieusement encore. Cette Léocadie mit au monde saint Gallus, évêque au siège d'Auvergne, et Florentius qui eut l'enfant dont nous parlons. De ce Florentius son père, d'Armentaria sa mère, de Pierre son frère, et de sa soeur, l'épouse de Justin, et de ses deux nièces, Heusténie et Justine élève de sainte Radegonde, Grégoire raconte dans ses Livres des miracles des choses qui font voir que leur foi et leurs mérites ne furent pas d'un faible éclat. Aussi jadis Léocadie portait si haut la tête dans cette Auvergne, terre natale de l'enfant, qu'elle dominait parmi les sénateurs comme la statue de Rome. C'était de tels personnages qu'était sortie la parenté de Grégoire : elle fournissait des sénateurs, des juges, et tout ce que je pourrais citer comme étant au premier rang des citoyens les plus distingués. Disons donc avec assurance de ses parents que, comme le Seigneur se manifeste en vous donnant la descendance dont vous êtes digne, c'est un fait qui doit servir à la louange de Grégoire que de sembler avoir été naturellement porté par sa famille au renom de sainteté. Fortunat disait en parlant de la race et de la patrie de Grégoire :

«Honneur de ta maison, tête sublime de la cité de Tours, tu sembles parmi les Alpes de l'Auvergne un mont plus élevé qu'elles-mêmes.»

Et en s'adressant à sa mère :

«Deux fois heureuse par ses mérites, et pour elle et pour le monde, cette Macchabée qui donna au ciel sept enfants dignes des palmes du martyre; et toi aussi, Armentaria, tu es véritablement une heureuse mère, toi qui, brillante par ton enfant, ornée des œuvres de ton fils, reçois pour couronne la sainteté persévérante de Grégoire.»

Ainsi, d'une noble race rejeton plus noble encore, comme une rose qui s'échappe de sa tige en charmant davantage, il reversa sur ses parents l'honneur grandi d'une généreuse nature. Et quoiqu'il ne faille pas rechercher dans les noms la majesté du mystère, lui cependant, par un heureux présage, comme l'événement l'a démontré, reçoit le nom de Grégoire. C'est ainsi qu'en grec on appelle l'homme vigilant; or il savait observer, non seulement la troisième veille, mais la seconde, ce qui est plus difficile, et même la première, ce qu'on voit très rarement; et parce qu'il portait le joug du Seigneur dès son enfance, il était assis solitaire, suivant l'expression de Jérémie, ou du moins dans la compagnie de saint Martin. Lorsque son jeune âge prit de la force, il fut consacré à l'étude des lettres, travail où sa tendre intelligence prit ses premiers développements sous l'évêque Gallus, son oncle.

II. On lui faisait donc apprendre déjà les caractères de l'écriture, quand la divine volonté l'initia aux signes miraculeux et ennoblit sa sainte enfance en lui montrant des prodiges. En effet, son père, atteint d'une maladie violente, était couché dans son lit; le feu commençait à dévorer la moelle de ses os, le venin de la goutte à tuméfier son corps, une vapeur brillante à fatiguer son visage, lorsqu'un homme, se montrant en songe à l'enfant, lui parla : «As-tu lu, lui dit-il, le livre de Josué ?» — L'enfant répondit : «Je ne connais rien d'autre que les caractères de l'alphabet, et je m'attriste à leur étude où je suis attaché malgré moi. J'ignore entièrement l'existence de ce livre.» L'homme reprit : «Va, dit-il, arrange une petite baguette de bois de façon à ce qu'on puisse y mettre ce nom, et quand il sera écrit avec de l'encre, tu le mettras sur le lit de ton père, du côté de sa tête. Si tu fais cela, il sera soulagé.» Le matin venu, il apprit à sa mère ce qu'il avait vu. L'enfant au pieux esprit avait compris, en effet, que la chose, ce ne fut pas lui mais sa mère qui en jugea, devait être faite. Sa mère ordonne qu'on accomplisse la vision. Ce fut ce que l'on fit, et aussitôt le père recouvra la santé. Quoi de plus raisonnable, en vérité, que la convenance du nom de Jésus et du bois sur lequel ou l'inscrivit pour le rétablissement de la santé ?

III. Ses parents, en leur qualité de gens nobles, étaient possesseurs d'un vaste domaine en Bourgogne. Comme ils étaient voisins de saint Nizier, homme de toute sainteté qui gouvernait la cité de Lyon, celui-ci fit venir le jeune Grégoire auprès de lui. Lorsqu'on l'amena en sa présence, le saint homme le contempla quelque temps, et ayant observé dans cet enfant je ne sais quoi de divin, il demanda qu'on le levât jusqu'à lui, car il était couché dans son lit; et, comme un habitant du paradis pressentant un compagnon futur, il se mit à le réchauffer en le pressant dans ses bras, toutefois (c'est un détail qu'il ne faut point passer sous silence) en se couvrant entièrement avec sa robe de peur de toucher l'enfant nu, ne fut-ce que du bout des doigts. Ce même enfant, devenu homme, racontait souvent à ses auditeurs ce trait de chasteté et leur conseillait de juger, par cette précaution d'un homme qui fut parfait, combien nous, si fragiles, tant que nous sommes, nous devons éviter l'attouchement de la chair. Nizier bénit donc l'enfant, et après avoir prié pour son bonheur, il le remit à ses gens.

IV. Deux années environ après le miracle que nous avons raconté, Florentinus est de nouveau gagné par la maladie; la fièvre s'allume, les pieds s'enflent et sont comme tordus par une extrême douleur. Il était sous le poids d'une fin prochaine et gisait déjà presque enfermé dans la tombe. Cependant l'enfant vit de nouveau dans son sommeil le même personnage qui lui demanda s'il ne connaissait pas le livre de Tobie. «Nullement,» répondit-il. Le personnage reprit : «Sache que Tobie était aveugle, et que son fils, accompagné d'un ange, le guérit avec du foie de poisson. Fais donc de même, et ton père sera sauvé.» Celui-ci rapporta ces paroles à sa mère, qui aussitôt envoya les serviteurs à la rivière : on prend du poisson, et l'on met sur des charbons ardents la partie de ses viscères qui avait été ordonnée. L'heureuse conclusion du miracle ne se fit pas attendre, car, dès que la première émanation de l'odeur eut pénétré dans les narines du père, toute tumeur et toute douleur disparut aussitôt. Si c'est une admirable chose que la bouche de Zacharie ait été ouverte par le mérite de Jean, ce n'est cependant pas non plus peu de chose que Florentinus ait été, non une fois, mais deux fois guéri par son fils. Ce Florentinus et sa femme avaient compris par là que ce serait un homme habile et heureusement inspiré; ils ne pouvaient ignorer, en effet, que la sagesse divine ne l'eût formé pour des devoirs plus délicats encore. Cependant ils ne le firent pas tonsurer immédiatement, désirant, je pense, qu'il consentît par lui-même à prendre l'état clérical; mais on l'appliquait avec plus de soin aux études littéraires.

V. Il n'était donc encore que laïque et il avait grandi et d'esprit et de corps, quand, saisi tout à coup d'un rhume de poitrine et de fièvres violentes, il tomba gravement malade; puis sa faiblesse augmenta de jour en jour sans que l'habileté médicale le soulageât en rien. Son oncle Gallus le visitait souvent, et sa mère l'entourait, comme fait une mère, de gémissements continuels. Mais au moment où l'on désespérait déjà de tout secours humain, le ciel inspira au jeune homme de recourir à l'assistance divine. Il demande donc qu'on le transporte au tombeau de saint Allyre (il en était voisin), mais cela ne lui servit pas beaucoup, car il différât encore d'accomplir ce à quoi cette maladie devait l'amener. Rapporté chez lui, il commença au bout de peu de temps à être tellement tourmenté qu'on le regardait comme courant à sa fin. La souffrance lui fit comprendre enfin la chose; il consola ceux qui pleuraient sur lui et leur dit : «Portez-moi encore une fois au tombeau de saint Allyre; j'ai foi qu'il nous donnera promptement, à moi la guérison et à vous la joie.» Ayant donc été transporté là, il pria le plus haut qu'il pouvait, promettant, s'il était délivré de ce mal, qu'il prendrait sans aucun retard l'habit clérical. Dès qu'il eut dit, il sentit sa fièvre se dissiper aussitôt, il répandit par les narines une quantité de sang, et sa maladie disparut entièrement comme se hâte de partir un messenger qui a obtenu ce pour quoi il était venu. Il coupa donc sa chevelure et se livra tout entier aux fonctions religieuses.

VI. Lorsque saint Gallus eut été appelé à recevoir la juste récompense d'une pieuse vie, l'homme de Dieu, Avitus, recueillit l'adolescent. Après avoir éprouvé son caractère et ses habitudes morales, il le confia aux soins de maîtres à l'aide desquels il lui fit gravir les échelons de la sagesse aussi rapidement que le permit, soit leur activité, soit l'intelligence de leur disciple. Vous trouverez cela dans la vie déjà mentionnée d'Allyre. Toutefois, il s'exerça à l'étude des lettres avec un tel discernement qu'il se gardait d'un double excès il n'avait pas tout à fait horreur des niaiseries des poètes, et cependant il ne s'y attachait pas, comme beaucoup le font, d'une manière inconvenante, et son truc n'était pas l'esclave de leurs séductions. Taisant le nécessaire, il aiguisa comme sur un caillou la pointe de son esprit, et par là, agissant comme s'il eût emprunté les vases d'or de l'Égypte pour aller manger la manne au désert, il pénétra dans l'examen des forces que recèlent les divines écritures. C'est ce qu'il montre lorsqu'il dit, en parlant de lui-même : «Je ne parle pas de la fuite de Saturne, de la colère de Junon, des adultères de Jupiter;» et, continuant son discours, il cite d'autres monstrueux personnages jusqu'au moment où il dit : «Méprisant tout cela comme voué à une ruine prochaine, je retournerai plutôt aux choses divines et à l'Évangile, car je ne, veux point être pris et enveloppé dans mes filets.» Il montre dans ce passage qu'il savait bien ces choses, mais que son jugement éclairé les repoussait.

VII. A l'époque fixée, il fut ordonné diacre. Il y avait alors un homme du pays d'Auvergne qui avait emporté du bois pris au très saint sépulcre du bienheureux Martin; mais cet homme sans précaution négligeant le respect dû à ce bois, toute sa famille tomba gravement malade. Bientôt le mal empira; et ignorant quelle en était la cause, il ne s'amendait pas, lorsqu'il vit en songe une figure terrible qui lui demanda pourquoi il agissait ainsi à son égard. Celui-ci dit qu'il ignorait de quoi il était question. «Ce bois que tu as pris au lit du seigneur Martin, lui fut-il répondu, tu le gardes sans soin, c'est pourquoi tu as encouru ces maux; mais va maintenant le porter au diacre Grégoire». Celui-ci, j'en suis persuadé, était déjà un digne prêtre, puisque le seigneur Martin lui confiait ce que son troupeau possédait de plus précieux. Il y avait en Auvergne, dans ce temps-là, beaucoup de personnages qui brillaient dans la profession ecclésiastique, et que ce jeune homme visitait, tantôt lorsqu'ils se trouvaient avec le bienheureux Avitus, tantôt seuls, en sorte qu'ou bien il prenait d'eux des exemples de piété, ou bien, par un retour de mutuelle charité, il leur offrait ce qui pouvait peut-être leur manquer à eux-mêmes. Il révérait le Christ en eux, et le Christ ne pouvant être contemplé en sa propre personne, il le voyait en eux comme on voit, au sommet des monts, resplendir un rayon de soleil. Dirigeant donc ses efforts vers ce but, il cherchait à accomplir, soit par leur exemple, soit aussi par l'exemple de ceux qui les avaient déjà précédés au ciel, tout ce qui pouvait servir à la gloire du Christ.

VIII. Parmi ces modèles au milieu desquels, nous venons de le dire, le Christ resplendissait comme au sommet des montagnes, il avait remarqué le glorieux seigneur Martin, qui dépasse les autres ainsi qu'un Olympe, et plus voisin des feux de l'éther, réfléchit les astres eux-mêmes avec plus d'éclat; Martin, pour la vénération duquel le monde entier

conspire à bon droit et auquel Grégoire aspirait d'un désir ardent. Toujours le portant et dans son cœur et sur ses lèvres, il répandait partout ses louanges. Mais tandis qu'il s'appliquait extrêmement de toutes les ressources de son esprit à la pratique des vertus, sa chair perdait ses forces, comme il arrive ordinairement. C'est la même cause qui fit que Daniel s'étant levé après avoir contemplé en vision son ange, se trouva le corps privé de force et fut malade pendant de longs jours. Quant aux vertus, Grégoire profitait, mais quant à la santé du corps, il était faible, et il se trouva une fois tombé en proie à la fièvre et à une éruption cutanée qui finit par l'accabler tellement que, ne pouvant plus ni manger ni boire, il perdit tout espoir de conserver la vie. Une chose seule lui était restée : la confiance qu'il fondait en Martin n'était nullement ébranlée. Au contraire, brûlant d'un plus fervent amour, il conçut un tel désir de ce Martin, que bien que sa tête fût à peine épargnée par les atteintes de la mort, il n'hésita pas à se mettre en marche pour aller visiter le tombeau du saint; les siens ne purent l'en dissuader, et il persista obstinément, car la fièvre de son corps était moins forte que la fièvre de son amour. Après deux ou trois étapes, sa faiblesse augmenta par suite du voyage. Mais, même alors, rien ne put retenir son impatience de recourir à Martin avec la même foi, et il supplia au nom de la majesté divine ceux qui voulaient l'en détourner de l'exposer, ou vivant, ou du moins mort, devant le tombeau du saint. Qu'ajouterai-je ? Il parvint, tant bien que mal, et sa foi justifiée obtint la guérison qu'il espérait. Et non seulement lui, mais aussi l'un de ses clercs nommé Armentarius, qui avait été presque à l'article de la mort, dut au mérite de cette foi son propre salut. Grégoire donc, rendant grâces, tant pour celui-là que pour lui-même, revint dans sa patrie, rassasié, ou plutôt consumé plus que jamais de l'amour de Martin.

IX. Une fois, qu'il se rendait de Bourgogne en Auvergne, un violent orage s'éleva au-dessus de lui. L'air épaissi se rassemble en nuées; le ciel commence à étinceler de lueurs répétées, à retentir de vastes grondements de tonnerre, et chacun se sent pâlir et redoute le danger qui menace. Mais Grégoire, l'âme tranquille, tire de sa poitrine, car il les portait toujours à son cou, des reliques des saints qu'il élève du côté des nuages et les leur oppose avec persévérance; ceux-ci à l'instant se partagent, les uns à droite, les autres à gauche, et offrent aux voyageurs une route intacte. Mais l'orgueil, qui le plus souvent naît de la vertu, se glissa dans l'âme de ce jeune homme; il se réjouit en lui-même, et, ce qui vient d'être accordé à ses reliques, c'est à ses mérites qu'il l'attribue. Cependant quoi de plus voisin de la présomption que la chute ? En effet, le cheval qu'il montait étant tombé à cette place même, le renversa si durement à terre, que, meurtri dans toutes les parties de son corps, il pouvait à peine se relever. Comprenant la cause de son malheur, il prit garde à l'avenir de ne jamais se laisser vaincre par les aiguillons d'une vaine gloire, mais, chaque fois que la vertu divine agissait par lui, d'en rapporter l'honneur, non à ses propres mérites, mais à la puissance des reliques qu'il portait, comme nous l'avons dit. Et si vous pesez bien ce fait, vous verrez qu'il est plus admirable d'avoir corrigé son orgueil que d'avoir séparé les nuages.

X. Grégoire était assidu à la prière, surtout pendant les heures de la nuit consacrées au repos. La fête de la bienheureuse vierge Marie était arrivée. Or l'on conserve des reliques d'elle en Auvergne, dans le village de Marsat. Grégoire, qui alors s'y trouvait, se mit en devoir, suivant sa coutume, d'aller faire secrètement ses prières, tandis que les autres étaient plongés dans le sommeil, et ayant regardé au loin, il vit l'oratoire resplendir d'une grande clarté. Il se figure donc que quelques dévots l'ont devancé dans la célébration des vigiles; cependant, étonné de voir cette grande lumière, il se dirige vers le lieu d'où elle partait : tout s'y trouvait enseveli dans le silence. Il envoie chercher le gardien de l'édifice; mais pendant ce temps la porte s'ouvre d'elle-même, et, reconnaissant que ce lieu était l'objet d'une visitation divine, il entre avec respect au milieu d'une angélique veillée. La clarté qu'il voyait du dehors cessa aussitôt, et il ne vit plus rien que la vertu de la Vierge glorieuse.

XI. L'an 172 après la mort de saint Martin, la douzième du règne du roi Sigibert [573], le bienheureux Eufronius, qui, vieillissant au milieu des vertus, avait été gratifié d'une grâce si grande qu'il semblait avoir en lui l'esprit de prophétie, fut déposé auprès de ses pères. Le temps était arrivé où Grégoire, enflammé de l'amour du bienheureux Martin et devenu capable d'exercer l'office pastoral, devait prendre à sa place le gouvernement de son église. Le bienheureux Eufronius étant donc mort, le peuple du diocèse de Tours s'assembla pour s'occuper du choix de son successeur, et à la suite d'une discussion facile, chacun fut persuadé que Grégoire était celui dont le choix était préférable. Ils le connaissaient par sa présence très

fréquente dans le pays, et savaient de lui un grand nombre d'actions dignes d'un homme de bien. Alors tous se réunirent d'une seule voix, et l'on vit par la faveur de Dieu sa cause réussir. En effet, la foule des clercs et des personnages nobles, ainsi que le peuple des champs et celui des villes, s'écrièrent tous d'un même avis qu'il fallait s'arrêter à ce Grégoire, également illustre et par ses brillants mérites et par sa noblesse, éminent en sagesse, dépassant tous les autres en générosité, connu des princes, vénérable par sa probité et habile à toutes les fonctions. Des messagers sont adressés au roi, dans un moment où, par la volonté du Seigneur, Grégoire se trouvait présent. Averti de ce dont il s'agissait, avec quelle humilité il tenta de s'excuser ! par combien de moyens il s'efforça de s'échapper ! Mais où est le vouloir de Dieu, il faut que le reste fléchisse. Le roi lui impose d'obéir à son autorité, la reine Brunichilde le presse de se soumettre. Et comme la véritable humilité ne refuse point l'obéissance, il donne enfin son consentement. Aussitôt, de peur, je pense, que quelque délai ne lui donnât prétexte de fuir, Egidius, archevêque de Reims, le consacra, comme l'a écrit le poète Fortunat dans ces vers :

«Saint Julien envoie à saint Martin son élève chéri, ce qui lui fut si doux, il le donne à son frère : c'est celui que la main vénérable et paternelle d'Egidius a consacré au Seigneur, afin qu'il dirigeât le peuple, celui qu'aime Radegonde; Sigebert triomphant l'encourage, et Brunehaut, l'honore.» (Liv. V, pièce 2)

Ainsi le siège épiscopal de Tours, dix-huit jours après avoir perdu Eufronius, reçut Grégoire. Quand les habitants de Tours sortirent solennellement au-devant de leur nouveau pasteur, le même poète composa encore à sa louange les vers que voici :

«Applaudissez, peuples heureux, dont les vœux viennent d'être accomplis. Votre pontife arrive, c'est l'espoir du troupeau qui vient. Que la vive enfance, que la vieillesse courbée par l'âge, célèbrent cet événement; que chacun le proclame, car c'est le bonheur de tous.» (*Ibid.*)

Et le poète poursuit en montrant Grégoire célébré par les gens de Tours et intronisé, suivant les formes, sur son siège.

XII. Pour dire brièvement quel il fut et combien grand il se montra lorsqu'il fut investi de la prélature, c'est ce que font voir plusieurs églises qu'il reconstruisit entièrement ou dont il répara les toitures, et ce que disent tout d'abord les livres qu'il a composés à la louange des saints ou pour l'explication des divines Écritures. L'église mère que le seigneur Martin avait construite, et qui était en ruines par suite de sa vétusté, fut réparée par lui en forme cintrée, et il en décora les murailles d'histoires avant pour sujet les gestes du même Martin. C'est ce que n'a pas oublié notre chantre mélodieux, lorsqu'il dit, entre autres choses (Liv. x, pièce 1) :

«Par le secours de Martin, Grégoire élève l'édifice; nous retrouvons dans l'homme du jour ce que fut l'homme célèbre d'autrefois.»

Et ailleurs :

« En restaurant ces fondements antiques, l'excellent évêque leur rend l'éclat dont ils



brillaient jadis.»

Il répara encore, comme nous l'avons dit, et comme on le trouve dans ses propres chroniques, plusieurs églises telles que l'église de Sainte-Croix au village de Marsat.

XIII. Avec quelle ardeur il se livra, soit à la construction d'édifices religieux, soit à la garde de son troupeau, c'est ce qui se remarque principalement quand on considère qu'il ne put recevoir même des hommes les plus saints le modèle de sa perfection. En effet, pour ne rien dire de ceux dont les péchés, comme dit l'Apôtre, sont manifestes (tout ce que nous en pourrions dire serait superflu), prenons seulement deux d'entre ceux chez qui les marques de sainteté sont telles que personne, excepté Grégoire, n'y pourrait bien répondre, et montrons combien il se montrait délicat en fait de mérite. Peu de temps après sa consécration, l'abbé saint Senoch quitta sa cellule et vint le saluer. Le pieux évêque le reçut avec un grand respect, et après être peu à peu arrivé à le connaître dans les échanges de la conversation, il ne tarda pas à le voir infecté du poison de l'orgueil. Mais il le guérit complètement de cet orgueil au moyen de cette céleste grâce qui l'aidait à pénétrer dans l'appréciation des choses spirituelles. Il n'eut pas moins de pouvoir ni moins de sollicitude à l'égard de saint Liphard, que le mauvais esprit agitait de pensées sinistres, au point qu'il avait résolu, à la suite d'une injure verbale qu'on lui avait faite, d'abandonner le monastère où il s'était depuis longtemps enfermé. Mais il ne pouvait pas tomber dans ce malheur, celui qui mérita d'avoir Grégoire pour soutien. Celui-ci, en effet, allant comme à l'ordinaire à Marmoutier, pour y baiser les marques sacrées laissées par le souvenir de Martin, se détourna vers la demeure de Liphard, afin de s'informer, en tendre pasteur, comment se gouvernait une brebis enchaînée dans l'amour du Christ. Liphard lui ouvrit bientôt ces secrets de son cœur que le diable lui avait représentés comme raisonnables. Grégoire aussitôt, avec son esprit plein de sagacité, découvrit les mensonges de Satan, et, soupirant d'une douleur extrême, il se mit à admonester cet homme et à lui dévoiler, par ses discours pleins de sens, la ruse diabolique; puis, rentré dans sa maison, il lui fit parvenir avec une pieuse sollicitude des livres en harmonie avec la vocation monastique. Celui-ci, auprès les avoir lus à plusieurs reprises, non seulement fut guéri de la tentation qu'il avait soufferte, mais devint doué par la suite d'un esprit beaucoup plus sensé. Ne cherchez rien de plus magnifique; n'attendez rien de plus remarquable qu'on puisse dire à la louange de Grégoire. Si l'âme vaut mieux que le corps, c'est un assez grand miracle que de la ressusciter en quelqu'un; le menteur même n'oserait le nier. Quant à l'empire que sa voix exerçait, quant à l'autorité avec laquelle l'exemple de sa vie imposait à ses subalternes, le lecteur studieux s'en assurera dans les livres qu'il a composés lui-même.

XIV. La faiblesse physique l'incommodait souvent, car il ne prenait aucun soin de ce qui regardait la chair; mais chaque fois que le malaise tourmentait trop gravement son corps fatigué par la pratique rigoureuse des austérités, il recourait à son cher Martin et aussitôt il était guéri : cela arrivait très souvent. Quand et dans quelles circonstances, c'est ce qui est raconté dans l'histoire des miracles de saint Martin, de manière à réjouir le lecteur. En homme humble et discret, il commençait par s'administrer des médicaments matériels, mais plus il recherchait avec modestie ceux-là, se jugeant indigne de recevoir l'assistance d'un miracle, plus la bonté divine tenait en réserve pour lui sa puissance comme unique médicament. Il lui arriva une fois que, guéri par la vertu habituelle de saint Martin d'une douleur à la tempe, il conçut peu après, par l'insinuation du tentateur, la pensée que cette agitation des veines pourrait être calmée par une saignée. Pendant qu'il y réfléchit en lui-même, il sent battre avec violence les veines de ses deux tempes, la douleur l'envahit de nouveau avec plus de force; aussitôt il court tout troublé à la basilique, implore d'abord le pardon pour la pensée qu'il avait eue, puis il touche sa tête avec le voile du sépulcre sacré, et sur-le-champ il s'en retourne guéri.

XV. Il avait déjà composé plusieurs écrits à la louange de diverses personnes; et quoiqu'il brûlât de l'amour de Martin plus que de nul autre, il ne se jugeait digne en aucune façon de rapporter ce qu'il y avait à écrire sur ses miracles, quand, averti par deux et trois fois durant son sommeil, il se vit menacé de tomber dans le crime par son silence. Il avait fait agrandir l'oratoire de Saint-Étienne, situé dans le faubourg de Tours, et reporter l'autel tout entier un peu plus loin qu'il n'était; mais n'ayant trouvé dans cet endroit aucune relique, il envoya un de ses abbés à l'évêché, pour prendre de celles du martyr saint Étienne. Il l'envoya en oubliant de lui donner la clef, en sorte que celui-ci, trouvant la châsse fermée, ne savait à quoi se décider.

Retournerait-il à l'évêque pour avoir la clef, c'était un retard; apporterait-il la châsse entière, il savait que cela lui serait désagréable, parce qu'elle contenait des reliques d'un grand nombre de saints. Tandis qu'il hésitait en lui-même, il vit les barres se retirer et la châsse s'ouvrir comme pour attester que la grâce divine s'associait aux travaux de Grégoire. Le prêtre, remerciant Dieu, porta, au milieu de l'admiration générale, les reliques à Grégoire, qui, à son retour, trouva la châsse fermée, comme il l'avait laissée.

XVI. Grégoire opérait pour la guérison des malades beaucoup de choses qu'il serait trop long de raconter; cependant il en faisait honneur aux saints dont il portait les reliques, et s'efforçait de s'en dérober le mérite à lui-même. Plus il l'attribuait humblement à d'autres, plus il était vrai qu'elles s'opéraient par lui. En voici un exemple. Il s'avancait une fois sur la grand'route portant à son cou une croix d'or dans laquelle étaient des reliques de la bienheureuse Marie toujours vierge ou du bienheureux Martin : il aperçut non loin de la route la cabane d'un pauvre qui brûlait; elle était couverte, suivant l'usage des pauvres gens, de feuilles et de menus branchages, c'est-à-dire de matières inflammables. Le malheureux courait çà et là, avec sa femme et ses enfants; il criait, il jetait de l'eau, tout cela en vain. Déjà les flammes l'emportaient et on ne pouvait plus les arrêter. Mais alors Grégoire accourt, il élève la croix contre les gerbes de flammes, et bientôt le feu tout entier se trouve tellement paralysé à l'aspect des saintes reliques, qu'il ne peut plus brûler, pas même un peu, les parties dont il était déjà maître.

XVII. Il avait une affaire pour laquelle il devait se rendre dans la ville de Reims. Après avoir été gracieusement reçu par l'évêque Égidius, il y passa la nuit et le lendemain, qui était un dimanche; lorsque le jour fut venu, il alla à l'église pour converser avec l'évêque. Comme il attendait son arrivée dans la sacristie, car il ne voulait pas parler dans l'église, Sygo, autrefois référendaire du roi Sigebert, s'approcha de lui, et Grégoire après l'avoir embrassé, le fit asseoir à ses côtés. Ils prièrent quelque temps ensemble, et Sygo, qui écoutait attentivement Grégoire, sentit une de ses oreilles, dont il était sourd depuis un certain temps, s'ouvrir tout d'un coup avec un bruit particulier. Il se mit à faire ses actions de grâce, en racontant ce que venait de produire en lui le voisinage de Grégoire. Mais l'homme de Dieu n'oublia pas ses habitudes d'humilité, et, s'efforçant d'enlever à cet homme l'idée qu'il avait : «Ce n'est pas à moi qu'il faut rendre grâce, dit-il, mon très doux fils, mais au bienheureux Martin, dont j'ai sur moi, quoique indigne, des reliques, par la vertu desquelles l'ouïe t'a été rendue et ta surdité dissipée.»

XVIII. La charité était tellement chez lui la vertu dominante, qu'il avait pour ses ennemis eux-mêmes des sentiments de tendresse. L'exemple suivant le démontrera. Il lui arriva une fois de se rendre en Bourgogne vers sa vénérable mère. Dans des bois écartés qui se trouvent au delà de la rivière du Barberon, il rencontra des voleurs, qui se précipitèrent sur sa suite avec une telle violence, qu'ils semblaient vouloir, non pas seulement dépouiller, mais tuer. Leur irruption ne put effrayer Grégoire, qui marchait entouré de la protection de Martin : il invoqua son secours, et il en éprouva si promptement la présence, que les voleurs prirent la fuite plus rapidement qu'ils n'étaient apparus. Grégoire, usant de sa charité ordinaire, et sans se troubler au milieu du désordre, rappela les fuyards, et voulut demander à ces agresseurs de prendre à manger et à boire. Mais on eût cru qu'ils étaient poursuivis à coups de bâtons, et que leurs chevaux étaient emportés malgré eux avec une vitesse qui dépassait leurs forces, si bien qu'ils ne pouvaient entendre la voix qui les rappelait. Ainsi se montrait Grégoire, favorablement écouté d'en haut et appliqué aux œuvres de charité.

XIX. Grâce à lui, la foi du peuple et sa dévotion croissaient en abondance. Aussi arriva-t-il que l'ennemi malin, tourmenté d'une vive douleur et ne pouvant contenir les efforts de sa méchanceté, s'efforçait à haute voix de bouleverser la confiance et du pasteur et du troupeau. Le jour même de la naissance du Seigneur, comme Grégoire s'avancait pour célébrer pontificalement la fête, suivant l'usage, dans la principale basilique de la ville, un possédé, plus furieux que les autres, commença à se déchaîner outre mesure, et se portant au-devant des groupes qui marchaient devant Grégoire ou derrière lui, ou qui l'entouraient. «C'est en vain, s'écria-t-il, que vous allez fouler le seuil de la maison de Martin; c'est en vain que vous allez dans sa maison, car, à cause de vos crimes sans nombre, il vous a délaissés, il vous a fuis, et c'est à Rome qu'il fait des miracles.» Comme le diable soufflait ces paroles et d'autres

semblables à la foule pressée, sa voix, non seulement trouble les cœurs des gens de la campagne, mais elle frappe aussi de crainte les clercs et Grégoire lui-même. Ils entrent dans la basilique en versant des larmes abondantes, et tous se prosternent sur le pavé en priant, afin d'obtenir la présence du saint homme. Un homme qui, depuis plus de trois ans, avait deux mains et un pied paralysés, était prosterné comme les autres devant le saint autel, implorant le secours du bienheureux Martin, quand, tout à coup envahi par la fièvre, il commença à souffrir comme s'il eût été à la torture. Cependant le divin office se célébrait; et au moment où le pieux évêque, redoublant de pleurs, attendait la venue du bienheureux Martin, où, suivant l'usage, on couvrait d'un voile les instruments du divin mystère, le malade fut pleinement rendu à la santé. Aussitôt Grégoire, plein de joie, rend grâces au Dieu tout-puissant, et, les yeux remplis d'une pluie de larmes, il éclate en ces paroles qu'il adresse au peuple : «Que la crainte, mes frères, s'éloigne de vos cœurs, car le bienheureux confesseur halite avec nous, et vous ne devez nullement croire le diable qui mentit dès le commencement du monde et n'a jamais connu la vérité.» Après qu'il eut donné au peuple ces paroles de consolation et d'autres encore, la douleur universelle se changea en joie, et tous, grâce à Martin et à Grégoire, revinrent chez eux plus contents qu'ils n'étaient venus.

XX. Puisque nous venons de parler de la naissance du Seigneur, nous mentionnerons ce qui arriva un jour de Noël à notre évêque. Pendant la nuit sacro-sainte de cette solennité, fatigué des cérémonies de la veille, il s'était mis un instant sur son lit, quand un homme s'avança vers lui avec vivacité en lui disant : «Lève-toi pour retourner à l'église.» Il se réveilla, fit le signe de la croix et se rendormit. L'homme recommença et lui donna un second avertissement; mais se sentant encore lourd à son réveil, il s'endormit de nouveau. Alors cet homme, venant pour la troisième fois, lui donna un soufflet sur la joue et lui dit. «C'est toi qui dois admonester les autres pour les faire aller aux vigiles, et voilà que tu te laisses si longtemps dominer par le sommeil.» Frappé de cette parole, Grégoire revint d'un pas rapide à l'église. Il était tellement agréable aux yeux de la Divinité, qu'il ne pouvait pas, même sous le prétexte de l'humaine faiblesse, se permettre de négliger un moment son salut.

XXI. Nous croyons devoir ajouter à ce récit comment Dieu voulut le reprendre, afin qu'il ne péchât pas non plus par suite de la légèreté d'autrui. Comme le bienheureux Martin l'avait guéri d'une maladie désespérée, de manière à ce qu'il pût aller le lendemain à l'église, pour ne pas se fatiguer cependant aux solennités de la liturgie, il avait ordonné à l'un de ses prêtres d'en faire la célébration. Mais ce prêtre avant prononcé avec je ne sais quelle incorrection les paroles consacrées, quelques-uns des assistants se mirent à se moquer de lui, disant qu'il eût mieux fait de se taire que de parler aussi grossièrement. La nuit venue, Grégoire vit un homme en songe qui lui dit qu'il ne fallait faire aucune observation sur les mystères de Dieu. Il résulta de là pour lui qu'il ne devait pas permettre à des sots ou à des hommes légers de rabaisser les saints mystères en sa présence.

XXII. Souvent l'homme de Dieu, comme un vrai gardien de lui-même et de son troupeau, allait au loin, soit pour l'utilité des siens, soit pour son propre salut. Une fois, en allant prier au tombeau de saint Hilaire, il se détourna pour visiter la reine sainte Radegonde. Tous deux, semblables à des habitants du paradis, s'entretenaient entre eux des choses célestes, quand l'huile qui coulait ordinairement goutte à goutte devant les reliques de la sainte croix devint tellement abondante à l'arrivée de l'évêque, qu'en l'espace de moins d'une heure, il en coula plus d'un sextier. Lorsque cette bienheureuse reine fut sur le point d'être appelée devant le roi des cieux, Grégoire, l'homme de Dieu, reçut la nouvelle qu'elle était à sa fin; mais elle était déjà trépassée quand il accourut, et il donna la sépulture à ses saints membres. En même temps il bénit solennellement l'autel établi sur le tombeau, en réservant toutefois à l'évêque du lieu, qui par hasard était alors absent, le soin de fermer le cercueil.

XXIII. Il avait une affaire qui l'obligeait à traverser le fleuve de la Garonne près du château de Blaye; mais ce fleuve avait tellement grossi, qu'il inspirait une assez grande crainte, rien qu'à le regarder. Non loin de là repose saint Romain, prêtre que notre Martin ensevelit, ainsi qu'il est raconté dans sa vie. Comme les bourrasques de vent d'un côté, les montagnes liquides de l'autre mettaient le navigateur en grand péril, il leva les yeux au ciel, puis regarda l'église de ce saint Romain, et la mer entière s'aplanit bientôt si complètement

que tout bruit sinistre s'évanouit et qu'il fut transporté sans courir aucun danger sur l'autre rive.

XXIV. Il avait accompli déjà seize années d'épiscopat, lorsque son homonyme, le grand Grégoire, fut placé sur le siège apostolique [590 – Grégoire le Grand]. On croit qu'ils ont été quelque temps attachés l'un à l'autre d'une étroite amitié; et ce, sentiment serait bien naturel, car Fortunat compare le pape à Grégoire de Nazianze, et dit que la personne de ce dernier fut comme un présent fait à l'Orient, celle de Grégoire de Rome un présent fait au Midi, et notre Grégoire à nous un présent aux contrées occidentales. Ce dernier s'étant rendu à l'église des Saints Apôtres, le saint-père le reçut avec une grande déférence; et l'ayant conduit à l'endroit où saint Pierre confessa le Christ, il s'arrêta à ses côtés, attendant jusqu'à ce qu'il eût achevé sa prière. Et tandis qu'il attendait, il considérait avec étonnement, car c'était un génie profond, les secrètes dispensations de Dieu à l'égard de l'homme qu'il avait sous les yeux, et qui, petit par la taille, avait reçu du ciel une telle abondance de grâce. Celui-ci s'en aperçut aussitôt par une perception divine, et, se relevant après sa prière, il se tourna vers le pape de l'air calme qu'il conservait toujours et lui dit : «C'est le Seigneur qui nous a faits, et non pas nous qui nous sommes faits nous-mêmes; il est le même dans les petites choses et dans les grandes.» Le pape comprit que ces paroles répondaient à sa pensée, et, tout réjoui de cette observation, il commença à professer une vénération profonde pour cette grâce qu'il avait seulement admirée jusque-là dans Grégoire, et il honora le siège épiscopal de Tours du don d'une chaise d'or qui devait y être toujours conservée.

XXV. Déjà saint Martin, glorifiant partout son disciple Grégoire, avait manifesté de bien des manières combien il le favorisait; mais, voulant même coopérer à ses œuvres, il daigna quelquefois y être présent avec tout l'éclat qui l'accompagne, tout en restant invisible. Ayant intention de consacrer un oratoire dans une salle qui servait de cabinet à son prédécesseur, Grégoire y transportait des reliques de saint Saturnin, qu'il avait prises avec un grand respect dans la basilique du seigneur Martin. Il y avait en effet un chœur considérable de prêtres et de lévites en robes blanches, une noble assemblée de citoyens décorés de fonctions, une foule nombreuse de peuple du second ordre; les cierges rayonnaient majestueusement, les croix se haussaient dans les airs. Lorsqu'on fut arrivé à la porte, une lueur terrible remplissant tout d'un coup la chambre frappa tous les yeux d'un éclat excessif, et, se prolongeant, courait çà et là comme la foudre. Tout le monde, saisi d'une peur extrême, était prosterné sur le sol. Mais Grégoire, comme s'il eût été dans le secret de ce miracle si grand, les exhorta avec fermeté et leur dit : «Ne craignez rien; souvenez-vous de quelle manière on vit un globe de feu sortir de la tête du bienheureux Martin pour s'élever vers le ciel, et croyez qu'il est venu lui même avec ses saintes reliques afin de nous visiter.» Tous alors magnifièrent Dieu, et cet homme vénérable répétait avec les clercs : «Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; Dieu notre Seigneur a lui sur nous».

XXVI. Qu'il suffise de ce peu de paroles sur notre évêque. Nous ne le recommandons pas au moyen d'une quantité de miracles, comme on en attribue d'ordinaire même à des réprouvés, mais cette sorte de gloire ne lui manqua pas non plus. C'en est assez d'ailleurs pour faire briller son honneur qu'il ait suivi, humble de cœur, l'exemple du Christ, et qu'il n'ait point mis son espérance dans les trésors d'or et d'argent. C'est certainement avoir fait des choses miraculeuses que d'avoir pu, comme nous l'avons montré plus haut, en partie du moins, se garder des liens du péché. Être exempt de péchés, est une gloire supérieure à toute autre. La vingt et unième année de son épiscopat, c'est-à-dire au moment où il eut rempli le nombre de trois fois sept ans dans la foi envers la sainte Trinité, il fut déposé auprès de ses ancêtres, moins rassasié de jours, car il avait été ordonné à l'âge de près de trente ans, que plein de perfection. Toutefois, celui-là n'est pas entièrement scellé dans la tombe, auquel il reste que sa parole même est vivante dans le monde; et de même que nous croyons Grégoire uni à saint Martin dans le ciel, de même son saint corps est voisin du sien dans le tombeau. Ceux de Tours donc, s'ils ne veulent passer pour ingrats, eu égard aux présents divins qu'ils ont reçus, doivent se rappeler toujours combien Dieu les a protégés. Le patron qu'il leur a donné n'est pas un saint ordinaire : c'est Martin, duquel on ne sait pas où commencer ses louanges, ni quelle louange particulière faire de lui, puisque ses moindres actions sont manifestement plus grandes, comme on l'a écrit, que les plus grandes actions des autres. Toutes les nations du monde, pour ainsi dire, témoignent quel honneur on doit lui porter en le

chérissant d'une affection si étroite, que même en notre temps, où la piété devient si tiède, nous voyons affluer à son très saint tombeau une foule de gens dont le pays et le langage sont inconnus, en sorte qu'on peut dire avec justice de ce Martin : «Toute la terre est avide de le voir.» Leur zèle condamne énergiquement et à bon droit notre inertie, à nous qui sommes près de lui; mais il est clair que ce n'est pas sans une dispensation divine que son amour a pénétré tous les cœurs au point de rendre sa mémoire partout douce comme celle d'un second Josias, et qu'il s'est tellement étendu par toutes les contrées de la terre, que là où règne le nom du Christ, là Martin est honoré. Aux habitants de la Touraine a encore été donné Grégoire, homme remarquable par la sainteté et aussi par la science, afin que la cité de Tours ne fut pas une ville sans éclat et destituée de la pratique des lettres, mais qu'elle fût plutôt illustrée par lui après l'avoir été par Martin, connue la ville de Romulus, après les apôtres, fut décorée d'un autre Grégoire. Soyons assurés que nous avons Grégoire pour avocat et pour gardien, soit auprès de Dieu, soit auprès du bienheureux Martin, et que nous pouvons lui confier nos besoins pour qu'il y satisfasse. Grégoire, en effet, ne perdra point le souvenir de la bonté qui l'animait ainsi que Martin dont il nous a fait connaître avec tant de sollicitude le cœur compatissant. Pour nous montrer cette compassion, il a recueilli les miracles du saint, afin que tous ceux qui sauraient à l'avenir quel nombre énorme il en a opéré, et de quelle importance ils étaient et quelles maladies désespérées il guérissait, ne puissent jamais douter de sa puissance. Et s'il arrive, par suite de la différence des temps, que les miracles matériels ont cessé, croyons cependant toujours qu'il opère en nos âmes celui de les soutenir par sa vertu. Que Grégoire donc, qui connaissait la miséricorde de Martin, lui rappelle toujours son troupeau; que toujours il lui demande le maintien du saint lieu où Martin repose, et qu'il le prie pour la prospérité de tout le royaume. N'oublions pas non plus comment il a conservé jusque dans sa propre sépulture ses habitudes d'humilité. Il s'était fait ensevelir dans un endroit placé de telle manière, qu'il devait être sans cesse foulé aux pieds par tout le monde, et l'on était empêché nécessairement par la disposition du lieu de lui témoigner jamais aucun respect. Mais le troupeau du bienheureux Martin, ne pouvant supporter de telles choses, a levé de cette place l'ami de son seigneur, et l'a déposé avec le respect convenable dans un riche mausolée élevé à la gauche du sépulcre saint. Il est mort le 17 novembre, dans la semaine même consacrée à Martin : de telle sorte qu'après avoir commencé, déjà malade, à célébrer la fête du saint, il put l'achever joint avec lui dans le ciel, par la grâce du Seigneur Jésus Christ, Dieu vivant, qui règne avec le Père et le saint Esprit aux siècles des siècles. Amen.

